

Études littéraires africaines

LINDFORS (Bernth), ed., *The Dennis Brutus Tapes : Essays at Autobiography*. Woodbridge : James Currey ; Rochester (NY) : Boydell & Brewer, 2011, 224 p. – ISBN 978-1-84701-034-6

Benaouda Lebdaï



Number 36, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1026364ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1026364ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lebdaï, B. (2013). Review of [LINDFORS (Bernth), ed., *The Dennis Brutus Tapes : Essays at Autobiography*. Woodbridge : James Currey ; Rochester (NY) : Boydell & Brewer, 2011, 224 p. – ISBN 978-1-84701-034-6]. *Études littéraires africaines*, (36), 195–197. <https://doi.org/10.7202/1026364ar>

reprend très vite le fil descriptif des différents aspects déjà abordés de la vie – essentiellement sociale – du Togolais nouveau. La deuxième partie s'attache ainsi à définir le sens de « nouveau » dans cette expression, en s'attardant longuement sur sa dimension matérielle. « Nouveau » a le sens d'« évolué ». Le terme revient très souvent pour désigner un être « déraciné de sa culture d'origine » (p. 122), éduqué par le colonisateur, discriminé s'il est une fille, ou à l'aise au sein de ce système assimilationniste puisque, selon lui, cette nouvelle instruction « lui permet d'acquérir une ouverture sur le monde » (p. 135). Il devient riche et se doit de vivre comme un Européen dont il adopte les tenues vestimentaires, la façon de se nourrir (p. 151), de se soigner (p. 172), de rendre la justice (p. 177) ou de constituer une société civile (p. 182).

La troisième partie aborde alors logiquement « la vie spirituelle de l'homme nouveau » (p. 185). L'auteure, qui prend soin de s'appuyer sur de solides travaux d'historiens, confirme que les romans étudiés dépeignent le « Togolais nouveau » comme un être nourri par l'école, mais capable de syncrétisme culturel et religieux, seule garantie d'évolution. Sans rejeter la polygamie (p. 231), Félix Couchoro insiste sur la grandeur du Dieu des Chrétiens. La conclusion, un peu redondante, répète que le « Togolais nouveau » est un être évolué (p. 272) et même « spirituellement évolué » (p. 271). Décidément, l'œuvre romanesque de F. Couchoro est bel et bien une « œuvre marginalisante et intégrante » (p. 73). Tout en affirmant sa singularité d'écrivain, F. Couchoro brosse le portrait d'un Togolais bien inséré dans la société moderne.

■ Sonia LE MOIGNE-EUZENOT

LINDFORS (BERNTH), ED., *THE DENNIS BRUTUS TAPES: ESSAYS AT AUTOBIOGRAPHY*. WOODBRIDGE : JAMES CURREY ; ROCHESTER (NY) : BOYDELL & BREWER, 2011, 224 P. – ISBN 978-1-84701-034-6.

Voilà un ouvrage inattendu dont le mérite revient au critique Bernth Lindfors de l'université du Texas. Ce travail exceptionnel de reconstitution de bribes de mémoire du poète et activiste politique sud-africain Dennis Brutus est composé de fragments autobiographiques à partir d'une transcription d'enregistrements au magnétophone, faite à l'université du Texas entre 1974 et 1975. Après le décès de D. Brutus en 2009, Bernth Lindfors décida de publier ces confidences enregistrées. Les deux hommes s'étaient liés d'amitié à Alger lors du Festival Panafricain de 1969, d'où des projets com-

muns comme la création de l'*African Literature Association* avec sa revue littéraire, ce qui a scellé davantage leur amitié et a donné lieu à ces enregistrements. Dans les années 1970, D. Brutus était plus connu en tant que militant que comme poète, et ce, malgré la publication de *Sirens Knuckles Boots, Letters to Martha and Other Poems from a South African Prison* ; mais le recueil *Poems from Algiers*, publié en 1970 à l'Université d'Austin, constitua en tout cas le tournant de sa carrière en tant que poète.

Cet ouvrage autobiographique est divisé en deux grandes parties : « la vie » et « la poésie ». Dans chaque partie, divers sujets sont abordés, comme la famille, les tentatives d'évasion d'Afrique du Sud, le récit de l'emprisonnement à Robben Island avec Nelson Mandela, l'exil politique et les activités militantes anti-apartheid. Dans la partie consacrée à « la poésie », le poète s'exprime à propos de la production littéraire sud-africaine, de l'utilité de la poésie en temps de crise, de l'engagement en littérature et de ses relations avec le monde universitaire. Ce qui donne du sens à cet ouvrage, ce sont les analyses pertinentes et la vision du monde en tant que Sud-africain qui a souffert dans sa chair des injustices de l'apartheid. Même si à l'origine le texte est oral, la qualité de l'expression et la qualité littéraire de l'ouvrage sont remarquables. Cette autobiographie au magnétophone révèle le combat d'un métis qui revendique avec fierté sa part noire, rejetant avec force toute possibilité d'intégration à la race blanche.

Le lecteur ressort avec l'impression que le poète ne s'adresse qu'à lui : c'est la force de cet ouvrage. Au fil des pages, une intimité s'installe et le lecteur apprend que D. Brutus a débuté sa révolte anti-apartheid par le sport et suite à son refus d'être mis de côté par le Comité Olympique sud-africain en 1963. La mémoire revisite également l'enfance, les conditions matérielles difficiles, le divorce de ses parents, l'adolescence. D. Brutus se met à nu sans complexes ni tabous, pour parler de sa prise de conscience et du fait qu'il ne pouvait pas vivre sans agir contre l'apartheid.

Cette autobiographie est une mine pour les historiens et les littéraires parce que D. Brutus ne laisse rien dans le vague, et donne par exemple les noms des agents de la police sud-africaine qui infiltrèrent le parti de l'A.N.C. Il révèle des détails du système de lutte anti-apartheid ainsi que ses fuites vers les pays du nord, le Mozambique en passant par le Swaziland ; les arrestations et les emprisonnements dans des conditions sanitaires déplorables sont évoqués avec passion. Il dénonce les tortures et les interrogatoires humiliants. D. Brutus montre bien comment le régime encourageait les différences de

traitement entre métis et noirs pour qu'il n'y ait pas d'alliance entre les deux groupes. Il raconte avec sérieux, mais aussi avec humour, ses débuts d'écriture en prison : écrit sur la paume de sa main, son premier poème fait référence à Gabriel Garcia Marquez. Il narre ses exils en Grande-Bretagne, aux États-Unis, au Canada et dans les pays africains. Il dit ses problèmes de visas, ses rapports avec les autorités politiques dans le monde en tant qu'activiste militant. Il révèle ses déboires et sa vie familiale déstructurée, voire inexistante car son épouse Martha et ses quatre enfants étaient restés en Afrique du Sud. Il dit ses faiblesses et les terreurs qui l'ont amené à des tentatives de suicide. Mais la poésie le sauve, lui permettant de survivre et de mettre des mots sur ses douleurs. En ce sens, il affirme que l'écriture fait partie de l'engagement.

D. Brutus ne voyait pas l'utilité de ces enregistrements : c'est à la ténacité de B. Lindfors qu'on doit la conservation et la publication de ces fragments biographiques qui montrent l'unité de cette vie de militant et de poète : un ouvrage qui est aussi un hymne en faveur de la lutte contre la stupidité humaine, contre la brutalité du racisme, contre toute forme d'apartheid.

■ Benaouda LEBDAI

LUFFIN (XAVIER), *LES FILS D'ANTARA. REPRÉSENTATIONS DES AFRICAINS DANS LA FICTION ARABE CONTEMPORAINE (1914-2011)*. BRUXELLES : ÉDITIONS SAFRAN, COLL. CELO (CULTURES ET LANGUES ORIENTALES), N°3, 2012, 179 P. – ISBN 978-2-87457-052-0.

Pour cette étude, ce sont plus de 170 ouvrages (en provenance du Maghreb, du Moyen-Orient, de la péninsule arabique et de l'Afrique arabophone) qu'a lus Xavier Luffin, avec pour projet de mettre en lumière les diverses représentations de l'Africain dans la littérature de langue arabe. Ces Africains, l'auteur les place, dès le titre, dans la filiation d'Antara, poète pré-islamiste d'origine éthiopienne qui est resté célèbre par ses vers, mais plus encore par son courage, et qui est devenu dans le monde de la littérature classique le symbole de la bravoure (notamment grâce au *Roman d'Antar*, datant du X^e siècle). Antara, dont X. Luffin cite les vers en épigraphe : « Je remercie Dieu, car la tribu des 'Abs a engendré / Les hommes les plus généreux parmi les Arabes / Quant à ceux qui raillent la noirceur de ma peau, / Sachez que je la revendique fièrement, comme un pedigree, / Lorsque, au cœur de la bataille, on oublie mes origines ».